

NOTRE PÈRE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS THÉÂTRALES

L'HYMNE, 1992

LE MIRACLE, 1996

GYÖRGY
SCHWAJDA

NOTRE PÈRE

*Traduit du hongrois par Kristina Rády,
en collaboration avec Alexis Moati et Stratis Vouyoucas*

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

La collection Répertoire contemporain des éditions THÉÂTRALES bénéficie d'une aide de la SACD

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



Couverture : copyleft Grore Images

© 2005, éditions THÉÂTRALES

20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants.

ISBN : 2-84260-191-2

PERSONNAGES

LE MEUNIER À VENT

LE MEUNIER À VENT'

LA MEUNIÈRE À VENT

LE JEUNE MEUNIER À VENT

LE PETIT MEUNIER À VENT

LA JEUNE MEUNIÈRE À VENT

LE MARCHAND DE CÉRÉALES

Notre père a été lu en juin 2005 sur France Culture par Philippe Bérodot, Garance Clavel, Renaud Cojo, Carole Constantini, Denis Lavant, Vanessa Larré et Kristina Rády, dans le cadre du Cycle sur la fiction hongroise proposé par Kristina Rády. Réalisation : Kristina Rády et Jacques Taroni. Création musicale originale : Romain Humeau.

Première partie

1.

Devant la maison du meunier à vent.

Loin des villes, abandonnée au bord d'une départementale sans importance, la bâtisse délabrée fait plutôt penser à un dépôt de céréales.

La route qui se perd à l'infini est bordée d'une rangée d'arbres, tout comme l'arrière de la bâtisse. Au loin, derrière les arbres, on devine les contours d'un moulin à vent, dont deux ailes s'élèvent au-dessus des cimes... toujours les deux mêmes ailes...

Car ce moulin à vent est immobile...

Car il n'y a pas un souffle d'air...

Depuis des semaines, des mois, peut-être des années, le vent ne souffle plus par ici...

Les ailes sont immobiles...

C'est pour cela que tous ceux qui sortent de la maison ou y arrivent pensent immédiatement à regarder les ailes et à humecter leur index avant de le lever pour sentir sur leur doigt mouillé la direction d'un quelconque souffle... mais rien...

Et le bras retombe désespéré...

Jusqu'à ce que...

La nuit tombe...

Seule la lumière bleu argenté de la pleine lune éclaire l'espace. Comme le temps de l'action correspond à celui de la représentation, les deux heures où la nuit rejoint le jour et disparaît dans l'aube, la lumière bleu argent de la pleine lune se colore progressivement de gris, puis se confond dans le vermillon carminé du soleil levant pour devenir jaune d'or...

Seules les ombres restent noires.

Silence...

Rien ne bouge...

La lune se cache derrière un nuage, la scène s'assombrit puis s'éclaircit lentement dans une lumière bleuâtre, on devine d'abord les ailes du moulin derrière la cime des arbres, puis le volume noir de la bâtisse...

La porte de la maison s'ouvre avec un grincement... Le fils aîné du meunier à vent, qu'on appellera le jeune meunier à vent, apparaît, sortant de la pénombre. Il fixe son regard sur les ailes immobiles du moulin, humecte son index, lève le doigt avant de le laisser retomber, abattu... Furieux, il donne un grand coup de pied dans la borne kilométrique et pousse un cri de douleur...

Il regarde autour de lui et, ne voyant ni n'entendant personne, il rentre par la porte sombre... Quelques secondes plus tard, il réapparaît, le dos courbé sous le poids d'un sac, pour disparaître aussitôt...

Silence...

Rien ne bouge...

Au loin, on entend le souffle d'un homme, comme s'il montait une pente raide...

On l'entend souffler de plus en plus fort...

Jusqu'à ce que...

2.

Le meunier à vent entre...

Il traîne son corps fatigué et, après s'être réjoui d'apercevoir la maison, s'écroule sur la borne kilométrique, s'essuie le front, reprend son souffle.

LE MEUNIER À VENT.— Par les sept putains du bon Dieu, enfin ! Enfin je suis rentré ! Enfin je suis arrivé ! Que Dieu m'en soit témoin, je pensais que ce moment n'arriverait jamais !

Par Dieu, je me disais : je ne vais plus jamais revoir cette maison... ni les miens...

Par les sept putains du bon Dieu, je suis crevé. Voyez-moi ça, j'en ai les mains et les pieds qui tremblent... on dirait que je décomprime enfin... je vais quand même m'asseoir un chouia, je ne vais tout de même pas me montrer dans cet état devant les miens... ils vont finir par croire que je ne fais pas le poids... que je m'écroule pour un rien... C'est étrange ! Pardieu, c'est bien étrange ! On s'absente seulement quelques jours et on a le sentiment que sont passés des semaines, des mois, des années, ou même des décennies, tellement le temps passe lentement, tellement tout paraît ennuyeux, comme si le temps marchait en bottes de plomb. D'autres fois, on peut être parti des mois, des années, et le temps s'envole, nous glissant entre les mains, tant de choses nous arrivent qu'à peine parti il nous semble être déjà revenu. C'est bien mieux... il nous

arrive des tas de choses bonnes ou mauvaises... Le mieux serait bien sûr qu'il ne nous arrive que des bonnes choses, mais des gars comme moi ne tombent pas souvent sur les bonnes, je me contente exclusivement des mauvaises, ou de rien, en attendant que le temps, notre temps, passe et s'écoule...

Il regarde les ailes du moulin, humecte son index, le lève et le laisse retomber, découragé.

LE MEUNIER À VENT.— Toute la maisonnée dort... pas un n'a pensé à m'attendre... Ils devaient croire que je n'arriverais plus cette nuit... Pardieu, cet après-midi, ça m'a traversé l'esprit ! Tous ces satanés cadeaux ! Ce que j'ai pu perdre comme temps ! Par les sept putains du bon Dieu, où est-ce que je les ai rangés ? Loin de moi l'idée de me plaindre, rien de mieux que d'offrir des cadeaux à ceux qu'on aime... Ah, quel sacré pétrin ! Quoi offrir ? ! On est au marché à se tortiller la tête, il y a des cadeaux partout, des cadeaux et des cadeaux à n'en plus finir, surtout pour celui qui n'a pas mis les pieds sur un marché depuis belle lurette, c'est vertigineux, ça vous vient pas tout de suite, pif pof, comme ça, les idées de cadeaux, ce qui ferait plaisir à l'un ou à l'autre. D'un côté, il faut surveiller les sous, pour qu'ils ne s'en aillent pas au galop, pour qu'il y en ait pour tout le monde, pour que tu ne dépenses pas plus pour l'un, pour que les autres ne croient pas que tu as des préférences... De l'autre, il faut veiller à trouver un cadeau pour chacun, il ne faut pas confondre sa femme avec son adolescente de fille, ni son aîné avec son jeune homme... Dieu m'en soit témoin, j'en ai bavé...

Tenez, par exemple... ce foulard, magnifique hein ? Je l'ai acheté pour Maman. Pour deux raisons ; d'abord, parce qu'elle aime bien les foulards, et aussi, parce que je lui ai offert le même foulard quand on s'est connus... il y a bien quarante ans... au moins comme ça, en le voyant, elle pensera à notre jeunesse... J'ai eu plus de soucis avec ma fille. Je me suis dit : « Il faut trouver à cette gamine quelque chose de moderne, un truc à la mode ! » Mais il y avait tellement d'objets modernes et de trucs à la mode au marché que ça me donnait le tournis. J'étais sur le point de lui acheter du « moderne » et du « à la mode » quand je me suis dit : « Les petites donzelles d'aujourd'hui ne s'achètent que du "moderne" et du "à la mode", sans parler de leurs petits amis, elles ne sont pas faites pour le traditionnel, simplement parce qu'elles ne savent pas ce que c'est »... c'est pour ça que je lui ai acheté... le voilà... ! Un foulard exactement identique à celui de sa mère... pour qu'elle voie le foulard qu'ont toujours porté sa